Dernière nouvelle de juillet

Yves Robert



Atelier Grand Cargo

personnages

Jacques Maraud – journaliste conservateur, il est paralysé des deux jambes et se déplace en fauteuil roulant.

Raymond Pinchard – journaliste progressiste.

Émile Moineau – tenancier du « télégramme de Brest ».

Clara – fille de salle, une femme sans âge.

liste des scènes

Acte I – Après le 28 juin 1914

Scène 1 : Meurtre et virilité 4
Scène 2 – phonographe 8
Scène 3 – Les fronts se précisent 11

Acte II – L'ultimatum

Scène 1– Le silence et le bruit du vent 15
Scène 2 – Une table est irréelle 17
Scène 3 – Les feux de la Saint-Jean 21

Acte III – La haine des uns, le malheur de tous

Scène 1 – La juive 24
Scène 2 – T'es un salaud 25
Scène 3 – La mécanique du télégraphe 27

Acte IV – mobilisation

Scène 1 – Le matin du 29 juillet 1914 30
Scène 2 – L'Internationale à Bruxelles 31
Scène 3 – J'appelle les vivants, je pleure les morts… 33

Acte V – Jeu de main, jeu de…

Scène 1 – 31 Juillet, longue journée, au début pluvieuse 35
Scène 2 – 31 juillet, attendre la parole du grand Jaurès 37
Scène 3 – La dernière nouvelle de juillet 37

Acte I – Après le 28 juin 1914

Scène 1 : Meurtre et virilité

Jacques Maraud, Émile Moineau et Clara sont dans le café du Télégraphe. Émile Moineau fait des ajustements sur l'appareil télégraphique. Clara est sur le pas de la porte et Jacques Maraud se repose sur son fauteuil roulant.

Jaques Maraud : Vous avez peur d'être un homme ? Un homme ? Un vrai ? Une brute ? Un tueur ?

Émile Moineau : Comme vous y allez. Je suis simple et urbain.

le télégraphe crépite.

Tic-Tac. Télégramme.

Émile Moineau déchiffre le ruban papier sortant de la machine.

Dégâts orage 15 juin plus importants que prévu … STOP. C'est tout.

Jaques Maraud : On tire sur l'archiduc. Votre machine crépite à propos d'un orage sur Paris.

Émile Moineau : Ah, c'est la capitale, girafes blessées au Jardin des plantes, des grêlons sur la tête.

Jaques Maraud : On assassine à Sarajevo, mais ça câble des élucubrations à propos de girafes commotionnées.

Émile Moineau extrait un ressort de la machine est paraît étonné.

La modernité génère de la bêtise. Ce ressort ?

Émile Moineau : J'aime la technique, je ne m'intéresse pas à…

Jaques Maraud : Vous avez peur d'être un homme, je le sais. La question est importante. Par les temps qui courent survivent les plus viriles.

Émile Moineau : Expliquez.

Jaques Maraud : Le meurtre, Émile, le meurtre. Je ferai de vous un homme. La vie est une chasse. D'un côté les girafes cabossées, de l'autre, les prédateurs.

Émile Moineau : Un meurtre ? De qui ? Une girafe ? Jaurès ?

Jaques Maraud : Non… Raymond.

Émile Moineau : Votre ami ? Tuer un ami ?

Jaques Maraud : Qui a parlé de tuer un ami ? Dans la nature, pas question d'ami. Un rival.

Émile Moineau : Votre confrère ? Comment ? Pourquoi ?

Jaques Maraud : Une question de virilité. Vous donner de la vigueur. Vous aider à satisfaire « Mademoiselle » Clara.

Émile Moineau : Mais, Clara… Je n'ai pas besoin de tuer et pourquoi Raymond et pas un autre ? Une baleine, tant que vous y êtes. Je ne sais pas quoi faire de ce ressort. Ou alors une girafe cabossée ?

Jaques Maraud : La nature impose la virilité. N'est-ce pas Clara ?

Clara : Monsieur Maraud, vous parlez trop.

Émile Moineau : Ne vous inquiétez pas Clara. Quelque chose doit être cassé.

Jaques Maraud : Une femme remarque ces choses-là. Laissez ce ressort, c'est agaçant.

Émile Moineau : Si la machine reste cassée, pas de nouvelles de l'archiduc.

Jaques Maraud : Pas l'archiduc. La guerre, Émile, la guerre.

Émile Moineau : Expliquez.

Jaques Maraud : C'est une chance. La guerre, j'attends depuis trop longtemps. Y faut réparer, Émile, faut réparer, sans s'occuper des ressorts.

à Clara

Ça fera des petites fanfares au coin des rues, y aura d'la joie dans les paddocks. Les hôtels feront affaire avec les chambres à l'heure. Une guerre, ça redonne de la vigueur aux mâles. La guerre commence toujours par une journée lupanar.

à Émile

Vous avez réfléchi à ma proposition ?

Émile Moineau : Les ressorts ?

Jaques Maraud : Liquider Raymond.

Clara : Il plaisante.

Jaques Maraud : Le mieux, c'est l'étrangler.

à Émile

Clara : Même s'il parle mal, Raymond est son ami.

Jaques Maraud : Lui trancher la gorge.

à Jacques

Clara : On égorge son ami ?

Émile Moineau : Comme il en parle…

Clara : C'est des frères, la même nourrice. Regardez-le. Ils ont tiré sur les mêmes seins. C'est le même lait qui coule dans leurs veines.

Émile Moineau : Il a l'air sérieux.

Jaques Maraud : Je suis sérieux. Les frères s'entretuent. Un coup de serin entre les omoplates, sur la jetée. Le corps bascule à l'eau, suffit de pousser, les poissons font ripaille. Pas de trace, pas de preuve. Pas de risque, pas de guillotine. C'est une bonne nouvelle, ça, non ? Pensez-y ? Liquidez Raymond, personne n'en saurait rien. Ça serait juste un peu du nettoyage. Le café du Télégraphe serait à nous deux… Avec Clara.

Émile Moineau : Il est fou.

Jaques Maraud : Un meurtre à Brest, ça remplirait les gazettes.

Clara : Dans les mauvais jours, il veut tuer Raymond.

Jaques Maraud : Il n'y a pas de bons ou de mauvais jours. Il y a des jours. Émile, la vie est une lutte. Faut être fort, robuste, impitoyable.

désignant Émile

Regarde-le, Clara, regarde-le. Il passe son temps à contrôler les ressorts de cette machine infernale. Comment lui dénicher une femme, Clara ? Pas dans les engrenages, pas en vérifiant en solitaire les qualités extensives de ses ressorts. Il faut devenir un salaud, avoir de la vigueur qui griffe, sentir l'envie du meurtre jusqu'aux derniers recoins de ses couilles.

Émile Moineau : Je ne suis pas comme ça.

Jaques Maraud : Tu as tort, tu devrais.

Clara : Émile est un patron très doux.

Jaques Maraud : J'aime quand tu es odieuse. S'il n'y avait pas de doutes sur ton âge, je te demanderais en mariage. Je te ferais toute une tripotée de mâles. Mère serait ravie. Tu finirais par l'apprécier, c'est elle qui tient les cordons de la bourse.

Clara : Un homme de votre classe n'épouse pas une fille de salle.

Jaques Maraud : Les riches, quand ils sont malins, convolent avec les pauvres. C'est des filles heureuses et serviles. C'est du confort à domicile. Un peu de honte est si vite passée. Des habits neufs, un peu de poudre sur le nez, ça fait vite présentable, le soir, à l'opéra.

Émile Moineau : Jacques, c'est un mauvais jour.

Jaques Maraud : Tant que Jaurès reste vivant, ça sera toujours un mauvais jour.

Clara : Jaurès, toujours Jaurès, encore Jaurès. La mort de Jaurès ferait du soleil entre les nuages ?

Jaques Maraud : Une journée éclatante.

Émile Moineau : Du respect, monsieur Jaurès est député.

Jaques Maraud : Un traître. Il parle avec « l'Allemand », voyage à Berlin, couche avec la bête, se promène sous les tilleuls, « Unter den Linden ». J'ai écrit un éditorial magnifique « Que Jaurès soit pris de tremblements à la pensée de son nécessaire assassinat ! »

Émile Moineau : Jaurès est un journaliste. Il est de la maison.

Clara : Les journalistes se dévorent entre eux.

à Émile

Jacques Maraud : À Raymond, tu lui donnes du monsieur.

Émile Moineau : À vous aussi, Jacques, quand je parle de vous et que vous n'êtes pas là. Mais vous, c'est monsieur Maraud… Avec un d.

Jacques Maraud : Ce maudit télégraphe traîne dans ta gargote. Le seul de Brest. C'est dommage, ici, ça pue le socialiste. Je voudrais aller où ça exhale le patriote.

Émile Moineau : Je n'ai pas d'opinion, m'occupe pas de politique, je ne suis pas votre ami. Vous savez ce qu'on dit des clients quand ça devient des amis ? Contrairement à moi, lui, c'est votre ami. Le piquant, c'est que votre seul ami en ville est socialiste. Vous voulez que je le tue, monsieur Pinchard ? Parce que c'est votre ami, ou parce qu'il est socialiste ?

Jacques Maraud : Le plus troublant, je l'aime profondément. La France aime tous ses enfants, même les enfants perdus. Je devrais aimer Jaurès, mais vois-tu, gargotier, Jaurès, c'est du poison.

à Clara

Tu es Française au moins ?

Clara : C'est important ?

Jacques Maraud : Clara, c'est pas un nom de youpin. C'est déjà ça.

à Émile

Les youpins changent de nom. C'est retors, le youpin. Fille de salle et joli cul, ma foi.

Émile Moineau : Laissez-la tranquille.

à Clara

Jacques Maraud : Tu devrais poser pour Rodin, on moule les fesses et on jette le reste.

Émile Moineau : C'est vraiment un mauvais jour.

Clara : Je poserai pour Rodin le jour où il fera sculpture avec les héros de la commune. Le mur des Fédérés, tourmenté comme la porte des enfers. Communards fusillés un jour de mai. Plus loin dans une rue, une femme avec un enfant, une fille, dans les bras.

Cette femme est fière et ne pleure pas. Elle enlace l'enfant. Monsieur Rodin, mettra de la fierté sur le visage. Il la rendra aussi belle que l'aube. Vous voyez un cul, Rodin voit des âmes. Imaginez, monsieur Maraud. Cette femme, elle regarde, parce que c'est son mari, là contre le mur, au milieu de tous les autres. Pas des démons, tous les autres. Non, c'est des hommes debout, et lui, au milieu, c'est un homme debout. C'est le mari de la femme, ils se regardent, lui depuis le mur, elle depuis la rue. Ils se regardent pour une ultime fois. Il saura faire ça, votre monsieur Rodin, rendre l'amour par les regards ?

Jacques Maraud : Tu racontes comme si tu avais vu.

Clara : Peut-être que j'y étais ?

Jacques Maraud : Tu étais l'enfant ou la mère ?

Émile Moineau : Rodin est un grand sculpteur. Et Clara. Clara, quand même, sous les doigts de monsieur Rodin, elle serait belle. Ça ferait une statue. Une sacrée statue. Avec du plâtre… Du plâtre.

Jacques Maraud : Tu t'embrouilles comme un puceau s'emmêle avec sa braguette.

à Clara

C'est le génie de Rodin que l'on verrait, pas la fille de salle avec ses mains plissées à force de vaisselle, une ride comme une balafre et cette certitude qu'un jour tu seras laide et vieille. Tu essuies les verres au fond du café, tu rêves en regardant le courrier des Amériques. Tu rêves et tu regardes ailleurs. Tout ça, ça fait du rêve. Des montagnes de rêves pour pas cher. Regarde, Émile est cramoisi. Un rouget sur l'étal, les branchies palpitent, il s'embrouille avec sa braguette. C'est pénible à voir.

Émile Moineau : Vos roulettes font dire tout de travers.

Jacques Maraud : Ah, mes roulettes, on y revient toujours à mes roulettes.

Raymond Pinchard entre dans le café avec un phonographe.

Scène 2 – phonographe

Raymond Pinchard : Tout se passe dans la bonne humeur ?

Jacques Maraud : J'ai demandé à Émile de te tuer.

Raymond Pinchard : Ah ? Et il a accepté ?

Raymond dépose le phonographe et se tourne vers Jacques Maraud.

Des nouvelles de Sarajevo ?

Jacques Maraud : Ce télégraphe est trop performant. Les nouvelles ne vont pas assez vite pour le rattraper. Il y a bien une histoire de girafes, remarque c'est un animal élégant et véloce.

Raymond Pinchard : Sarajevo ?

le télégraphe crépite et se bloque

Émile Moineau : Anarchiste… STOP. Tiré sur Archiduc …STOP. Rien de plus, la machine est bloquée.

Jacques Maraud : Tic Tac. Télégraphe. Je suis en panne …STOP. Tic Tac. Télégraphe. Tic Tac. Télégraphe. Tic Tac. Télégraphe.

Raymond Pinchard : Tu es agaçant.

Émile Moineau : Je remets le ressort quelque part, on ne sait jamais.

Jacques Maraud : C'est bien le droit des amis d'être agaçants entre eux. Pour quelle heure ton article ?

Le télégraphe se remet en marche et Émile admire la bande le déroulement de la bande de papier

Émile Moineau : Tic Tac. Télégraphe. C'est incroyable.

Jacques Maraud : Une bonne saignée ferait du bien.

Raymond Pinchard : Tu aimes trop la guerre.

Jacques Maraud : Je sens venir la grande lessive. J'observe du côté de l'Alsace et de la Lorraine avec envie. J'ai soif de revanche.

Raymond Pinchard : Tu parles trop.

Jacques Maraud : Un ouragan, du brassage, de l'élagage. Une bonne saignée. Ça ferait du bien, non ?

Émile Moineau : Toujours l'histoire des girafes, rien sur Sarajevo.

à Clara

Raymond Pinchard : Il ne vous a pas trop embêtée ?

Clara : C'est un mauvais jour.

Émile Moineau : Il faut remettre de l'huile, ses roulettes grincent.

Jacques Maraud : Clara se rêve en statue de Rodin.

à Émile

Mes roulettes vous emmerdent.

Jacques Maraud se tourne vers Raymond Pinchard

Tu crois que j'aime la guerre ? Moi je te réponds que je suis la France. La France belle et entière, une France de tradition et de rigueur. La France militaire. La France éternelle. La France loyale. La France de l'honneur. La patrie. Rien qui ne te ressemble.

Raymond Pinchard : Je suis la France autant que toi.

Jacques Maraud : La belle affaire. Oui, je redoute et j'espère la guerre. On badine, ici, parce que cette attente est insupportable. Je veux que cet archiduc crève parce que ça sera l'étincelle dans la poudrière.

Le ressort du télégraphe est expulsé de la machine.

Émile Moineau : Ça recommence…

Raymond Pinchard : Je n'ai pas d'affection particulière pour les archiducs. Je n'aime pas les incendies. Je suis la France autant que toi. Je suis la France des mines et des mains sales. La France des ouvriers. Je suis la France de demain. La France du progrès social. La guerre n'est pas un progrès.

Jacques Maraud : Tu as couché dans les mêmes draps que moi, cotons et soies, alors où sont tes mains sales ? T'as jamais eu une pelle à charbon entre les mains. T'es comme moi, à une différence près, je n'ai pas l'hypocrisie de prétendre être d'une classe qui n'est pas la mienne. Tu fréquentes les ouvriers dans les réunions politiques. Tu bois l'absinthe avec eux, c'est très bien. Vous vous donnez des claques dans le dos, et après ? Ça fait de toi un prolétaire ?

Raymond Pinchard : Je sais pourquoi je lutte, je sais qui je suis, je sais la société que je veux.

Jacques Maraud : Tu lâches des sourires contraints à Clara. Tu lui parles comme une amie, jamais tu passerais ta journée à laver les verres dans ce bouiboui.

Émile Moineau : J'ai refait la peinture, tout de même.

Raymond Pinchard : Je perdrais ma vie pour rendre justice aux gens sous le joug. Je désire un monde libre et équitable. C'est trop demander que de partager ?

Jacques Maraud : Je crois entendre ton Jaurès.

Raymond Pinchard : Un grand homme avec le sens de la justice chevillé à l'âme.

Jacques Maraud : La justice ? Quelle rigolade. Un feuilletoniste qui a fabriqué des « preuves » sur un torchon pour défendre le youpin Dreyfus. Voilà ce que c'est, ton Jaurès.

Raymond Pinchard : J'ai défendu Dreyfus, et à raison.

Jacques Maraud : Un juif ? Innocent ? À toi je le pardonne, pauvre d'esprit. Zola, lui au moins, il avait une sorte de panache. Son *J'accuse* avait de la gueule. Jaurès, c'est de la lourdeur paysanne.

Raymond Pinchard : Tu sonnes creux, comme si ta cloche était fêlée.

Jacques Maraud : Je t'emmerde. Clara, tu apprécies les juifs ?

Émile Moineau : Les amis peuvent tout se dire.

Clara : Un jour, l'un fera tuer l'autre.

La corne d'un navire entrant dans le port

Émile Moineau : Le courrier des Amériques, il est en avance.

Émile regarde par la fenêtre et se tourne vers Clara

Allez-y.

Clara s'enroule dans un châle et sort

Jacques Maraud : Elle y croit toujours, c'est navrant.

Émile Moineau : Je passe chez l'horloger pour un ressort neuf.

Émile sort

Scène 3 – Les fronts se précisent

Jacques Maraud : Une odeur précède toujours la guerre. Ça fleure le carnage.

Raymond Pinchard : Jaurès est un rempart.

Jacques Maraud : La cruauté… Émile et Clara pensent que je suis odieux. La cruauté, c'est différent, ça n'a rien de mesquin. Ils disent ça à cause de l'infirmité.

Raymond Pinchard : Il y a de l'esprit dans la cruauté, ça demande de la stratégie. Tu es intelligent, ce n'est pas une revanche sur tes jambes meurtries.

Jacques Maraud : Moineau a raison. J'ai un ami. Un socialiste. Nous ne sommes d'accord sur rien. J'ai demandé qu'il te tue, histoire de prouver sa virilité.

Raymond Pinchard : Je ne suis pas hypocrite. Les draps étaient confortables, mais je vibre avec les ouvriers. Chaque grève, chaque lutte, chaque victoire est une flamme qui laboure les poumons. Une sorte d'extase. Je participe à la création d'un monde nouveau. Tellement d'espérances.

Jacques Maraud : Pauvres d'esprit, riches de monstruosités. Leurs yeux brillent de rêves, ils courent les chimères, se réveillent dans un cauchemar. Ton monde nouveau sera une étendue de cendres. J'aime la guerre, je n'aime pas les désastres.

Raymond Pinchard : La guerre est le plus grand des désastres.

Jacques Maraud : La guerre est ce qui rend un homme vivant.

Raymond Pinchard : À quoi te servent tes couilles ? Tu as épousé « La tradition de Brest », journal catholique, il prêche l'abstinence. Ta plume est acérée, militariste, verbes drus, mots forts, mais le papier demeure poussiéreux, tes phrases stériles. Je devrais te haïr. Tu es né et demeures sur le versant du monde où l'air est tiède.

Jacques Maraud : Je n'ai rien épousé du tout, j'ai mon journal, toi le tien, « La Libre-Pensée », imprimée sur du papier médiocre. Ta plume est bonne. Je te lis en cachette, mon directeur est rigide. L'aristocrate bourgeois est imbu de lui-même. Moi, je suis de la nouvelle droite. Connaître mon adversaire, savoir où ça fait mal, devenir impitoyable, c'est le programme de ta destruction qui est en œuvre. Si tu pouvais t'en rendre compte. La vie est une compétition sans pitié, ce que tu refuses de comprendre. T'es né sur le bon versant du monde, comme moi, mais t'as pas le sens du clan. Tu as en tête ces mirages creux de socialisme international. Tu serres la main aux youpins, ça fait jaser. Moi je dis rien parce qu'on a tiré sur les mêmes nichons. Un jour, je tirerai sur toi. Dans le meilleur des cas en duel… Comme ton Jaurès. Le grand « petit homme » a bataillé pour son honneur. Un ridicule retour d'instinct. Si c'est pas un réflexe de classe, ça. Les prolétaires se foutent le poing sur la gueule, c'est tout, c'est vite réglé, y pas mort d'homme, des nez cassés.

Raymond Pinchard : Jaurès pouvait pas se défiler. Ça fait étrange, un pacifiste qui lave son honneur à coups de pistolet, mais ça s'explique.

Jacques Maraud : Je suis curieux.

Raymond Pinchard : Les généraux envoient leurs hommes se faire broyer, Jaurès n'a engagé que sa vie et celle de son adversaire. Déroulède, patriote odieux, écrivaillons de seconde zone. Toi tu es cruel, lui il est méchant. C'est toute la différence. Ses intolérables calomnies répandues dans la presse sentaient l'égout. Toi, je te combats avec ma plume, lui, cette tête de vipère… Cet attentat arrive au mauvais moment.

Jacques Maraud : Au contraire, l'archiduc mort, c'est la guerre.

Raymond Pinchard : Tu n'as que ce mot à la bouche. La guerre, la guerre, la guerre. Nous ferons barrage, nous serons des millions à battre la poussière des chemins, une armée de pacifiste. Jaurès sera devant. Sur les banderoles on écrira en lettre d'avenir : « La paix avec nous ».

Jacques Maraud : L'archiduc crèvera, s'il n'est pas déjà crevé. C'est bien la peine d'attendre les dernières nouvelles du monde

devant ce télégraphe en panne. Clara et Émile ne peuvent pas comprendre. Avoir sous leurs yeux une amitié chargée de tant de haine les dépasse.

Raymond Pinchard : Je ne te hais pas.

Jacques Maraud : Tu me combats. Moi, je te hais. Ta personne est insignifiante, mais le risque que tu représentes est énorme. J'ai demandé à Émile de te liquider, j'espère qu'il le fera un jour, tu es une gangrène. L'odeur est sucrée, faudra couper. Pour le reste, ça va se passer comme ça, pas besoin de ce foutu télégraphe. Derrière l'attentat, il y a la Serbie. Derrière l'Autriche, il y a l'Allemagne. Derrière la Serbie, il y a la Russie. Derrière la Russie, il y a la France et derrière la France, il y a l'Angleterre. Tout ça, ça fait du monde qui voudra laver son honneur. Jaurès est un empêchement passager, une lourdeur au ventre, un ballonnement.

Raymond Pinchard : Le peuple de France est ouvrier. Il aspire à la vie simple, les enfants à l'école, des jardins potagers pour les légumes et un peu de temps le dimanche ou en été, pour un verre de vin, pour un peu d'accordéons le soir, pour un peu de partage, de fraternité, de dignité. Le peuple est simple et beau. Il ne voudra pas d'une boucherie.

Jacques Maraud : Le peuple souhaite la guerre, même s'il ne le sait pas encore. Quand viendra la curée, il hurlera comme un seul homme, une seule meute. Il hurlera pour l'odeur de la mort et la vengeance. Ça sera doux et beau au cœur. Il se lèvera une armée de patriotes assoiffés. Les grandes lessives se font avec la graisse et les entrailles des vaincus. Je ne connais pas d'autres méthodes pour fabriquer le savon.

Raymond Pinchard : C'est du lyrisme, c'est viril, agaçant. Les temps changent. Les ouvriers d'Allemagne connaissent les noms des ouvriers français. Peter, c'est Pierre. Maria, c'est Marie. Rosa, c'est Rose.

Jacques Maraud : Inutile de dresser la liste.

Raymond Pinchard : Ils rêvent d'un peu de temps, d'un verre de vin, d'accordéons le soir, d'une guinguette et d'une fille à son bras. De France ou d'Allemagne, les mêmes peines, les mêmes luttes, les mêmes espoirs, les mêmes dominants. Toi et tes patriotes réfléchissez national, les ouvriers pensent international. La grève générale et internationale est une arme.

Jacques Maraud : La bêtise est internationale. Ton grand homme est une voix perdue dans le vent.

Raymond Pinchard : Cette voix, c'est du tonnerre.

Raymond Pinchard se dirige vers le phonographe

Je vais te faire entendre le grondement et les éclairs.

Raymond Pinchard prépare un disque

C'est pour la jeunesse. Tu as raison, l'homme présente pataud, petit, rustique, disent certains. Tu jugeras mieux d'après le verbe.

Raymond Pinchard place le disque sur le phonographe, remonte le mécanisme et enclenche l'appareil. La voix de Jaurès émerge entre les craquements.

La voix de Jaurès : Ce qui reste vrai, à travers toutes nos misères, à travers toutes les injustices commises ou subies…

Le disque craque

… c'est qu'on se condamne soi-même à ne pas comprendre l'humanité, si on n'a pas le sens de sa grandeur et le pressentiment de ses destinées incomparables. Cette confiance n'est ni sotte, ni aveugle, ni frivole. Elle n'ignore pas les vices, les crimes, les erreurs, les préjugés, les égoïsmes de tout ordre…

Le disque craque

…qui appesantissent la marche de l'homme, et absorbent souvent le cours du fleuve en un tourbillon trouble et sanglant. Elle sait que les forces de sagesse, de lumière, de justice, ne peuvent se passer du secours du temps, et que la nuit de la servitude et de l'ignorance n'est pas dissipée par une illumination soudaine et totale, mais atténuée seulement par une lente série d'aurores incertaines. Oui, les hommes qui ont confiance en l'homme…

Le disque craque

…sont résignés d'avance à ne voir qu'une réalisation incomplète de leur vaste idéal…

Le disque craque

… Ils sont pleins d'une sympathie déférente et douloureuse pour ceux qui, ayant été brutalisés par l'expérience immédiate, ont conçu des pensées amères…

Le disque craque.

…sous le noir nuage immobile, ont pu croire que le jour ne se lèverait plus…

Le disque craque.

… ils affirment, avec une certitude qui ne fléchit pas, qu'il vaut la peine de penser et d'agir, que l'effort humain vers la clarté et le droit n'est jamais perdu. L'histoire enseigne aux hommes la difficulté des grandes tâches et la lenteur des accomplissements, mais elle justifie l'invincible espoir…

Le disque est rayé et la dernière phrase se répète jusqu'à ce que Raymond Pinchard arrête le phonographe.

justifie l'invincible espoir… justifie l'invincible espoir… justifie l'invincible espoir… justifie l'invincible espoir.

Jacques Maraud : Ton homme bégaye. Tu es naïf, c'est des fariboles. Le loup mange l'agneau. La loi du plus fort sommeille dans nos âmes depuis le commencement des temps. Ton Jaurès n'invite pas vers la lumière des horizons, tout au plus vers la lucarne éclairée d'un l'abattoir.

Le télégraphe se met en marche

Raymond Pinchard : La machine se réveille.

Jacques Maraud : Tic Tac. Télégraphe. Émile ne l'a pas encore réparé.

Raymond Pinchard déchiffre la bande perforée qui sort de la machine

Raymond Pinchard : Archiduc mort… Stop. France Angleterre consultent… Stop. Allemagne assure Autriche soutien… Stop. Russie rappelle alliance Serbie… Stop.

Jacques Maraud : Stop. Je l'avais dit, stop. Flotte une odeur, stop. Une bonne odeur. Stop. La guerre ne fait jamais la grève.

Un énorme bruit de vent se lève alors que la lumière diminue

Acte II – L'ultimatum

Scène 1– Le silence et le bruit du vent

La tempête de vent se déchaine à l'extérieur. Clara et Émile Moineau se tiennent à côté de l'engin télégraphique.

Émile Moineau : Normalement avec la pièce cassée, la machine ne devrait pas fonctionner. C'est incompréhensible. Si elle avait écrit ce message toute seule et que l'archiduc n'était pas vraiment mort ? Ça serait un scandale.

Clara : Ne vous inquiétez pas, les machines ne complotent pas dans le dos des gens. Les machines imitent l'âme des hommes modernes, elles ne pensent pas, c'est juste du plagiat.

Émile Moineau : Monsieur Pinchard est inquiet. Il a demandé si j'étais d'une classe encore en service. Je ne savais pas répondre, jusqu'à quel âge on peut être militaire ?

Clara : Ce n'est pas encore la guerre.

Émile Moineau : Ça pourrait se faire.

Clara : Est-ce qu'on connaît seulement les gens d'en face ? C'est peut-être des gens paisibles qui ne voudront pas ?

Émile Moineau : Ça me fait peur. Je vous le dis. Je ne suis pas lâche. La peur, c'est pas de mourir, on trébuche tous un jour, non ? C'est la peur de tuer. Voir le regard de l'autre, c'est translucide, un regard. Quelqu'un meurt, se noie et vous fixe comme si vous possédiez une bouée. Vous n'en avez pas. Pire, c'est vous qui maintenez la tête de la victime sous l'eau. Les gens qui se noient ressemblent à des poissons. Je n'aime pas les poissons. Être né à Brest, ne pas aimer les poissons. J'aurais dû naître en Auvergne, une vie sur les anciens volcans, loin de l'océan, loin des poissons. Peut-être qu'ils ont besoin de télégraphe en Auvergne ?

Clara : La guerre tonnera jusque dans les montagnes. Ne désespérez pas, on attend. Parfois les hommes sont raisonnables. Mettez la peur dans votre poche, emballez-la dans un vieux mouchoir. Je ne dirai rien à personne.

Émile Moineau : Si je vous demande de danser sur les volcans ? Moi, je ne sais pas tenir une salle comme vous.

Clara : Vous parlez de danse, vous ne pourrez pas vous échapper.

Émile Moineau : Je n'ai même pas la foi pour me rassurer. J'ai reçu l'éducation, tout pour être en règle, tout le « Barnum céleste », mais, j'ai la passion des machines. Je me plonge dedans, les ressorts, les engrenages, les arbres à cames. Si l'homme était la machine de Dieu, Dieu serait le plus malhabile des horlogers. Comment croire à un aussi piètre mécanicien ? Je m'embrouille, je suis malhabile avec les mots, je les mets dans tous les sens sans savoir ce que je voulais dire. Toutefois, une intuition. La machine mange Dieu. Comme des pestiférés nous attrapons des esprits de ressorts, d'arbres à cames et d'engrenages. Ce que nous ferons en bien ou en mal sera mécanique. Mais, aujourd'hui, je suis ici, bien vivant, bien patient. Je m'occupe des machines pour passer le temps, mais j'aimerais danser avec…

Clara : Moi ?

Émile Moineau : Je suis jaloux, qu'est-ce qu'il apporte, le courrier des Amériques ?

Clara : Rien que des lettres.

Émile Moineau : Mes mots meurent au bord des lèvres.

Clara : Taisez-vous.

Émile Moineau : S'il y a la guerre, je ne veux pas partir sans avoir dansé avec…

Clara : Moi ?

Clara se tourne vers la fenêtre

Émile Moineau : Vous n'écoutez pas.

Clara : Au marché, il y a un petit singe en habit de fanfare.

Émile Moineau : Vous ne voulez pas entendre.

Clara : Un costume rouge avec des boutons dorés.

Émile Moineau : Vous parlez d'autre chose.

Clara : Il tourne la manivelle d'un orgue de barbarie et son maître chante une ritournelle : « Le temps des cerises ».

Émile Moineau : C'est une belle chanson.

Clara : Je n'ai plus la jeunesse avec la folie en tête. Je ne veux pas voir les merles moqueurs rirent de vous. Nous sommes tellement dépareillés. Ce que j'aime dans la ville de Brest, c'est le silence et le bruit du vent.

Raymond Pinchard entre dans le café, ses habits sont mouillés.

Scène 2 – Une table est irréelle

Raymond Pinchard : Jamais vu pareil mauvais temps. Un froid d'automne en été. La machine a craché d'autres nouvelles ?

Clara : Il a encore démonté un truc, mais elle fonctionne à nouveau.

En désignant la pièce

Émile Moineau : Une came. Elle ne doit pas être indispensable.

Raymond Pinchard : C'est curieux, cette idée de retirer des pièces quand tout fonctionne ?

Clara : Peut-être qu'il ne veut pas recevoir les messages à venir ?

Raymond Pinchard : Du sabotage ?

Émile Moineau : À part la girafe, rien qui concerne votre affaire.

Raymond Pinchard : Ce n'est pas mon affaire, ça concerne tout le monde. Si les sabreurs l'emportent, c'est une tempête qui déferlera sur toute l'Europe, voire le monde. Ça deviendra votre affaire, Émile, votre affaire.

Émile Moineau : On bousille un archiduc dans les Balkans, l'Europe s'agite dans tous les sens. Que vient faire là-dedans un bistrotier télégraphiste ?

Raymond Pinchard : Beau pays, mais sec, chez toi.

Émile Moineau : Qu'ils se coupent en petits morceaux, si ça leur fait plaisir, s'ils me laissent tranquille.

Raymond Pinchard : N'y comptez pas, ils vous affubleront d'un pantalon rouge, d'une casquette bleue et d'un fusil Lebel modèle 1886. Comptez plutôt sur Jaurès.

Émile Moineau : Qu'est-ce qu'il peut y faire votre Jaurès ? Faire tomber la paix du ciel comme la pluie ? C'est pas le messie, tout de même ?

Raymond Pinchard : C'est un homme d'exception, les mots justes.

Émile Moineau : C'est difficile les mots justes. Un mot en trahit un autre. On se retrouve piégé de ce qu'on a dit, même si on l'a dit vingt avant. Même si on l'a dit avec de l'alcool dans le nez.

Raymond Pinchard : Jaurès use les mots qui ne trahissent pas. Ça énerve ses adversaires. C'est un « cloueur de bec », alors ça énerve. Les autres, ils dénigrent. L'arme des faibles. Abaisser l'autre pour s'élever soi-même. Clara, beau pays, mais…

Clara : Je vous sers à boire ?

Raymond Pinchard : Un Picon. Un Picon bière.

Émile Moineau : Vous parlez de lui comme d'un honnête homme. Je suis un petit commerçant, monsieur Pinchard. Votre Jaurès, il ne s'intéresse qu'aux ouvriers.

Raymond Pinchard : Il s'intéresse à tous. C'est un fils de paysan, de négociant. Il sait que les orages balayent les blés, courbent les épis. La grêle qui tombe fait mal sur toutes les têtes, petits commerçants, bistrotiers, télégraphistes, journalistes ou fille de salle.

à Clara

Tenez, il s'est dit favorable au droit de vote des femmes. Il est large d'esprit.

Clara : Ces messieurs de la chambre des députés portent le chapeau, bien haut, bien droit. Monsieur Jaurès, c'est un melon. Je le mouille comment, votre Picon ?

Raymond Pinchard : Montrez-moi.

Clara : Hautes-formes, melons, ça protège des grêlons. Ils ne trempent pas la main dans le bac à lessive, ça fait des gerçures. C'est fragile, un député, ça demande de la distinction et des guéridons en velours, un service à table et du silence pour réfléchir.

Raymond Pinchard : Pas trop de bière, faut que ça reste amer.

Clara : Ouvrez les yeux, monsieur Pinchard. Leur femme chérie est une domestique de plus dans le ménage de ces messieurs. Une domestique avec des frous-frous et des chapeaux qui me

couteraient une année de gage. Être domestique dans une boite à bijoux, c'est bien la peine.

Raymond Pinchard : Pas tous les hommes sont…

Clara : Je vous vois venir, les ouvriers c'est pas mieux. Ils sont justes plus pauvres, se plaignent du patron, mais se comportent avec leur femme pas autrement, ils dirigent.

Émile Moineau : Un monde sans chef, ça ne tourne pas.

à Émile

Clara : Retournez à votre télégraphe.

à Raymond Pinchard

Prendre sa femme quand on veut, comme on veut et lui faire pondre autant de gosses qu'on veut. Ça fait dix-mille ans que ça dure. Pourquoi je devrais croire votre Jaurès ?

Raymond Pinchard : Il y a des hommes justes.

Clara : Le monde est rempli d'homme juste et de femmes sans droits.

Raymond Pinchard : Jaurès pense différemment.

Émile Moineau : Ça veut dire quoi, différemment ?

Raymond Pinchard : Pas de caste dans les intelligences humaines. Il met sur un même pied le philosophe et le mineur, l'aristocrate et le cocher, le journaliste ou la fille de salle. La connaissance ne fait pas à elle seule l'intelligence. Quelle que soit l'origine ou la nature, de l'homme, celui qui joue avec son esprit enrichit son âme.

Clara : Vous avez dit « l'homme ».

Raymond Pinchard : Pas de différence entre les individus, chapeau ou jupe, souliers qui bâillent ou soulier verni. Jaurès affirme qu'il ne faut pas regarder à ces choses-là pour reconnaître la qualité d'une personne.

Clara : Chez lui, pas de guéridons, pas de velours ?

Raymond Pinchard : La salle à manger est simple. Une table et quelques chaises. La seule note aristocratique est un buffet « Henri II », pour la vaisselle. Il n'a pas besoin de plus. La banalité d'une loge de concierge pour un élu de la France.

Émile Moineau : Ça gagne si peu, un député ?

Clara : C'est pas le même quotidien.

Raymond Pinchard : Jaurès ne perçoit pas le même réel que nous, ou plutôt, il le pense autrement. Il ne voit pas les actions sur leur instant ou leur valeur, mais sur leur durée.

Clara : Les philosophes perdent le temps des autres

Raymond Pinchard : Une table, comme celle-ci, il prétend que ce n'est qu'une image, une irréalité. Jusqu'au moment où nous la touchons de nos mains. L'objet devient réel parce que nous avons multiplié les sens, les points de vue.

Raymond Pinchard frappe la table

La vision. Le toucher. L'ouïe. La voilà devenue réelle. Il en est de même avec les hommes et leurs actions. Comprendre le monde, c'est regarder, écouter, sentir, être avec.

à Clara

Je ne sais pas si Jaurès espère les femmes aussi libres que vous le voulez, mais je ne le crois pas indifférent. Moi, je vous veux libres des carcans comme je veux les ouvriers dégagés du capitalisme et les hommes dispensés de la guerre.

Émile Moineau : Pour la guerre, le plus tôt possible. Je ne le sens pas, le fusil Lebel modèle dix-huit cents quelque chose.

Clara : Finissez votre Picon, plus il traîne, plus l'amertume remonte. Des femmes libres, des femmes qui votent… Pour la Saint-Glinglin ?

Raymond Pinchard : Le progrès s'obtient par la patience, le respect de l'adversaire et la certitude de la justesse de son propos. L'utopie se réalise avec le concours de la durée. La loi sociale doit passer par les étapes du chaos, de la désorganisation et traverser la longue chaîne des nuits pour s'établir et devenir réelle.

Émile Moineau : La loi sociale ?

Raymond Pinchard : Regardez les planètes dans le ciel le temps d'une seconde. Vous ne pourrez pas comprendre les routes qu'elles suivent. Qui ne le pourrait ? Mais prenez le temps de relever leurs positions tous les jours durant une année, dix ans, cent ans, vous comprendrez les règles qui les animent. Il en va de même avec la loi sociale. Celle qui régit les rapports entre les humains, celle qui s'élabore afin de sortir le faible de son isolement, et retirer un peu de la vigueur aux forts. Le monde se façonne pour accueillir chaque être dans un espace où la solidarité sera naturelle, où le respect de l'autre sera une habitude. Ça prend du temps, mais quand elle sera établie, cette loi apparaîtra comme ancestrale et immuable, aussi simple que le mouvement des astres devant l'éternité des étoiles.

Jacques Maraud entre discrètement dans le café. Clara ne le remarque pas.

Émile Moineau : Sûr… Vous supportez le Picon ?

Clara : Vous et votre Jaurès, vous voulez mettre les hommes ensemble parce que vous les croyez bons. Une fille de salle, comme

moi, sait le monde séparé en deux, aussi sûr que la tête l'est du corps après la guillotine.

Raymond Pinchard : Et l'espoir ?

Clara : Du fond des âges jusqu'à maintenant, je ne vois qu'une longue cohorte de tyrans.

Raymond Pinchard : Bientôt viendra un homme nouveau. L'éducation l'aura façonné, il sera équitable.

Clara : L'anarchiste de Sarajevo et ses quelques coups de feu sont plus puissants que toutes vos espérances.

Scène 3 – Les feux de la Saint-Jean

Jacques Maraud : Bien parlé !

à Émile

Et ce télégraphe ?

Émile Moineau : J'ai déjà dit à monsieur Raymond, rien de nouveau pour votre affaire, par contre cette curieuse histoire de girafes.

Raymond Pinchard : Qu'on leur coupe le cou à ces « camelopardalis ».

Émile Moineau : « camelopardalis » ?

Raymond Pinchard : Les girafes.

Jacques Maraud : Six jours, ils devraient l'avoir pondu, l'ultimatum. C'est logique, l'Autriche veut venger son archiduc, elle concocte quelque chose contre la Serbie et maintenant on attend.

Raymond Pinchard : La demande sera équilibrée, la Serbie acceptera. La guerre sera évitée. Tant d'armées dans la balance, ça aura un effet de dissuasion. L'Allemagne et l'Autriche, seules contre le reste de l'Europe, seraient prises dans une mâchoire.

Jacques Maraud : Ces roquets n'ont pas peur de se faire mordre. Les chiens belliqueux ne comprennent que le bâton. Nous, nous avons une revanche à prendre, récupérer Strasbourg aux cris de : « à bas la choucroute, à bas la choucroute, à bas la choucroute ». Je veux ma guerre.

Clara : Vous allez manquer de souffle, monsieur Maraud.

Émile Moineau : Assis sur vos roulettes, ça use des énervements pareils.

Jacques Maraud : Jacassez, jacassez, je l'aurai ma guerre.

Raymond Pinchard : Pas question. Pointcarré, le président de la République et Viviani, le président du conseil sont en Russie pour

négocier. Viviani est un socialiste honnête. Il a fondé l'Humanité avec Jaurès.

Jacques Maraud : Un socialiste honnête ?

Raymond Pinchard : Ils trouveront des mots pour calmer le Tsar.

Jacques Maraud : Le Tsar… Lui aussi, il la veut sa guerre. Le brave homme. À coup sûr, j'ai du sang slave dans les veines. Mes colères soudaines, mes larmes d'émotions devant les couleurs et ma flamme patriotique. Je ferais un fameux danseur de Kazatchok. Et les Russes, ce sens aigu du pogrom. Les braves gens. C'est tout moi, c'est tout moi.

Clara : Et si par enchantement, les moujiks devenaient socialistes ?

Jacques Maraud : Les Russes ? Ça n'arrivera jamais. Je m'y connais en prédictions historiques. C'est une science qui n'est pas accessible aux femmes.

Le télégraphe crépite

Émile Moineau : Tic-Tac. Télégraphe.

Raymond Pinchard : Des nouvelles ?

Jacques Maraud : Vite, une guerre.

Émile déchiffre

Émile Moineau : Presse allemande… STOP. Désapprouve voyage Poincaré Russie… STOP. Cliquetis effrayant sabres… STOP.

Raymond Pinchard : C'est tout ?

Émile Moineau : C'est maigre.

Jacques Maraud : On va l'avoir, une belle et bien grasse qui durera le temps d'un été jusqu'au sac de Berlin.

Jacques Maraud scande

« À Berlin, à Berlin ». Je sens l'odeur de la poudre. « À Berlin, à Berlin ».

Raymond Pinchard : À Berlin-pin-pin.

Jacques Maraud : La médiocrité de l'humour socialiste.

Raymond Pinchard : C'est très drôle.

Jacques Maraud : Moi j'imagine le sac de Berlin. Ça me met en joie. Les flammes au-dessus de la Spree, une odeur de saucisses grillées, flammes avec des reflets de sang dans l'eau comme à la Saint-Jean d'ici, sur le port. Ici, avec les trois ou quatre mille matelots, à se tenir sur les jetées, serrés comme des crabes dans un panier d'osier. Des crabes. Ils agitent les torches de goudrons qui brûlent avec de grandes lueurs rouges et une fumée noire. Une

fumée noire qui fait tousser. C'est une lumière qui projette les étincelles de l'enfer avec les lambeaux des ténèbres. C'est incroyable comme la joie est proche de l'obscurité. La guerre, c'est la Saint-Jean tous les jours.

Émile Moineau : Ici, ça fait des brûlés.

Jacques Maraud : La Guerre c'est un spectacle d'une beauté inoubliable.

Le télégraphe se met en fonction et Émile déchiffre le message

Émile Moineau : Autriche bombarde Belgrade… Stop.

Raymond Pinchard : Quelques obus pour faire peur. Rien de grave.

Clara : C'est la guerre ?

Jacques Maraud : Pas encore, malheureusement. Nous devons être un peu patients. Mais, la mécanique, la mécanique.

Émile Moineau : Les Vikings ont pris Nantes à la Saint-Jean. Ils sont arrivés par la mer et ont incendié la ville.

Clara : Vous savez ça ?

Émile Moineau : Tant qu'à parler de guerre, autant savoir ce que ça veut dire. Monsieur Maraud parle des choses qui lui font plaisir, mais je crois qu'il est bien le seul ici. À ressentir le plaisir de la mort. C'est pas lui qui ira tuer du Bavarois. Nous n'avons pas de troupes à roulette. Il restera tranquille dans son fauteuil, tranquille avec peut-être une paire de jumelle pour regarder la fumée des incendies comme s'il y était. Ce bazar, il le verra de loin avec la joie des incendiaires. Les Nordiques ont pris Nantes, violé les femmes, égorgé les enfants, gardé les plus robustes comme esclaves. Ouvrez vos oreilles, Clara, émasculé le cadavre des hommes. Tant qu'à parler de guerre.

Jacques Maraud : Les choses se sont améliorées.

Raymond Pinchard : Tant que ça ? Si l'horreur se lève comme le vent mauvais, les hommes seront emportés au loin. Ils seront comme des crabes sur la jetée, le jour de la Saint-Jean, entassés les uns contre les autres, serrés coudes aux coudes. Aux jours de batailles, ils avanceront sous une pluie de torches, ils avanceront sous le feu, sous le métal qui transperce les poitrines et arrache les membres. Ils feront dans leurs pantalons. Ceux qui n'y resteront pas reviendront sur des roulettes.

Émile Moineau : Ça vous fera de la concurrence, monsieur Maraud, on pourra organiser des courses. Vous pourrez participer, sans être certain, de gagner.

Raymond Pinchard : Quand tu perdras, ça te fera réfléchir à la pertinence de tes théories sur la sélection naturelle. Une chose encore. Les femmes de marins par jour de tempête, sur la jetée, sont alignées. Avec la guerre que tu souhaites, la France sera envahie de femme de marins. Elles rempliront les rues, feront des métiers d'homme. On pourra compter sur elles. Elles auront des regards absents, comme perdus sur l'immensité de la mer. Ce sera le bal des veuves.

Jacques Maraud : Vous êtes devenu rouge ?

Émile Moineau : Moi ?

Jacques Maraud : Un rouge-gorge ?

Émile Moineau : J'ai jamais voté socialiste. En fait je n'ai voté pour personne. Je suis un commerçant. J'écoute, je suis aimable avec tout le monde.

Raymond Pinchard : Émile.

Émile Moineau : Monsieur Pinchard, vous êtes triste comme un perdant, vous philosophez en parlant d'une table. Vous imaginez un monde comme il n'y en aura jamais. C'est ridicule.

Clara : Émile.

Émile Moineau : Je vois bien que je vous blesse…

regardant Clara

… Tous.

Acte III – La haine des uns, le malheur de tous

Scène 1 – La juive

Jacques Maraud : Moineau, vous êtes bricoleur. Trouvez une solution pour amener mes roulettes à la bataille. Un moteur, quelque chose qui fasse avancer, laissant les mains libres. Je veux pouvoir tenir un sabre et un révolver.

à Clara

Vous verrez, Clara, bientôt toutes les armées du monde seront sur roulettes.

à Émile

J'y serai grâce à vous.

Raymond Pinchard : J'ai parlé avec conviction… Comme on parle à un ami.

Jacques Maraud : Évoquer mes roulettes, c'était par amitié ?

Raymond Pinchard : J'avais l'impression que vous m'écoutiez.

Clara : Émile mélange les mots.

Raymond Pinchard : Quelle importance, les mélanges. Ce n'est pas le confort d'un petit commerçant qui se joue aujourd'hui.

Émile Moineau : Je sais bien, mais il y a de la tranquillité à être résigné. Avant, je me suis énervé, désolé.

Clara : Si la machine donnait des nouvelles…

Jacques Maraud : Ça ferait diversion. Quel âge as-tu ?

Clara : Ça change tous les jours.

Jacques Maraud : Comme les juifs, sans âge.

Clara : Je suis une comète qui traverse le ciel depuis mille ans. Je fais danser ma robe en pivotant sur moi-même une seule fois. J'accompagne la musique du monde et des étoiles. C'est vrai, je suis juive. Je suis une comète. Je ne serai jamais vieille.

Jacques Maraud : On est putain parce qu'on est fille de putain. On est juive parce qu'on est fille de juive.

Raymond Pinchard : Ce que la haine te fait dire.

Émile Moineau : Je ne veux pas choisir entre Maraud et vous.

Clara : Juive, putain, quelle importance ? Vous ne pouvez pas comprendre. Quand je dis que je traverse le temps, vous pensez à une supercherie. Si je dis que j'étais au mur des Fédérés, vous pensez que je me raille de vous. Vous me regardez comme un animal, « une juive ». Plus jamais vous ne direz que je suis d'ici. Dans mon dos, vous chuchoterez : « c'est une youpine ». Ça collera à ma peau comme une maladie. Je pourrais frotter, ça restera. Ça vous fait plus peur que la vérole des putains. Ça me dérange pas. Je suis juive. Je suis la plus belle des filles de Brest. Je voyage à travers les âges, comète ou luciole selon le vent.

Jacques Maraud : Ça demandera un peu d'industrie et d'organisation, vous faire disparaître.

Clara : De l'industrie, de l'organisation ? Et avec les autres, qu'en ferez-vous ? Les pauvres en esprit, les infirmes, les « imméritants », les peaux sales, les sous-hommes, les colonisés ?

Scène 2 – T'es un salaud

à Émile

Raymond Pinchard : Est-ce que vous resterez au milieu du gué ?

à Clara

Maraud est un ami et un vrai salaud.

Jacques Maraud : Beau dilemme pour un « dreyfusard ». Das ist Komisch. Mon accent est bon ?

à Jacques

Raymond Pinchard : T'es un vrai salaud. Tes armes sont déloyales. Tu attaques en vrac sur la couleur, la religion, la race. Tu attaques en vrac comme un chien mord en attrapant ce qu'il peut au niveau du sol, de la boue. Le paradoxe c'est que je t'aime comme un frère. Aujourd'hui, je devrais te rosser comme une carne.

Jacques Maraud : Les dilemmes révèlent les lâches.

Raymond Pinchard : Tu estimes que ma foi en l'humanité ou ton infirmité te protège. Ne fait pas cette erreur.

Jacques Maraud : Je te hais comme un frère. Une haine tenace et pleine de sollicitudes. Je te fracasserai le crâne avec une pierre, toi et tous les Jaurès du monde.

Raymond Pinchard : Tu menaces, tu brailles, tu insultes. Moi ou Jaurès. Mais tu ne sais rien ni de lui, ni des rouges, ni des grèves de Carmaux, rien des mineurs tenant la ville face à la troupe. Jaurès s'interposant, attisant et contrôlant l'orage. Jaurès, immense. Toi, à la hauteur des mollets, que sais-tu du monde ? Un peuple se lève, tu le trouves minable. Tu as peur qu'il franchisse la petite barrière blanche qui délimite ta propriété. Il est sans éducation, mais demain ce peuple parlera toutes les langues de la terre, ce peuple sera tous les peuples, toutes les religions, tous les sexes. Les hommes ne seront plus en guerre, parce qu'ils auront rossé tous les salauds de ton espèce.

Jacques Maraud : Et si j'étais bien content d'être un salaud ?

Raymond Pinchard : Pour la victoire de la haine ?

Jacques Maraud : Et toi ? Pour la victoire de la médiocrité ?

à Émile et à Jacques

Émile Moineau : Vous êtes fous, l'un et l'autre.

Raymond Pinchard : Pour l'Humanité.

Jacques Maraud : Je défends la civilisation.

Émile Moineau : Taisez-vous.

Jacques Maraud : Le joli petit brame de moineau.

Raymond Pinchard : Jacques est un enragé.

Jacques Maraud : Tu veux me liquider comme un chien ?

Raymond Pinchard : Au pire, te rosser.

Jacques Maraud : C'est léger, pour un serviteur de la « justice humaine ».

Raymond Pinchard : Je devrais te tuer ?

Émile Moineau s'interpose

Jacques Maraud : Ne vous inquiétez pas Émile, on est revenu au bon vieux temps de l'affaire Dreyfus. On s'étripe avec vigueur. Le socialiste contre le patriote et… Le télégraphiste au milieu du gué. Je pense la guerre comme un grand nettoyage. D'abord ici, diluer les rouges par la répression, puis enflammer la « Teutonie », attraper l'allemand et l'empailler. Les Prussiens, un résidu de juif et de nègre, des yeux vicieux sur des faces négroïdes. Des chevelures de choucroute. D'une petite guerre, on les empilera jusqu'à Berlin.

Scène 3 – La mécanique du télégraphe

Le télégraphe crépite

Émile Moineau : Tic. Tac. Télégraphe.

Émile déchiffre la dépêche

Serbie cède… Stop. Rien d'autre.

Raymond Pinchard : Ton rêve de guerre s'envole, l'humanité et la raison battent ta civilisation.

Jacques Maraud : Des couilles molles, la Serbie est peuplée de couilles molles.

Raymond Pinchard : La brume se dissout à l'aube.

Jacques Maraud : Je suis déçu. Pour une fois que j'en tenais une.

Clara : Restent les expéditions coloniales.

Jacques Maraud : Il n'y a pas de vraie gloire à soumettre les cafards.

à Clara

Bougnoules, youpins, vous êtes cousins ?

Clara : Cette aigreur monte des jambes ou de ce qu'il en reste. Brisées et malingres, elles vous déchirent l'âme. Vous n'avez pas encore bu de Picon aujourd'hui, ce remède rend aimable.

Clara sert Jacques

Sans ces défauts, vous auriez fait un bel homme.

Jacques Maraud : J'apprécie quand tu es cruelle. C'est moi que tu devrais cajoler. Les jambes sont foutues, mais j'ai encore de la vigueur.

En relisant la dépêche (aparté)

Raymond Pinchard : Je suis soulagé… Être si près de l'abime, et…

Émile Moineau : Rangez la bouteille, Clara, l'alcool ne les rend pas plus aimables.

Jacques Maraud : Je vais la regretter cette guerre. Elle n'aurait pas été facile, c'est vrai. Le peuple de France est fait de gens courtauds, empruntés, d'une faible éducation. Ce sont des chevaux de trait, ils mangent mal, boivent du vin ordinaire. La plupart des femmes ont la laideur quotidienne.

Raymond Pinchard : N'écoutez pas Émile, gardez la bouteille, je prendrai encore un Picon.

à Jacques

Émile Moineau : Vous nous voyez comme ça ?

Jacques Maraud : Croyez-vous, c'est désagréable pour l'élite de supporter la sueur des êtres qui nous côtoient. La médiocrité des utopistes. Tout autant atrophié que je suis, jambes malingres, je reste le gardien d'une civilisation, d'un art de vivre. Tous les hommes ne sont pas égaux. Certains commandent, les autres obéissent.

Émile Moineau : Vous y croyez à ce baratin ?

Raymond Pinchard : La guerre est évitée, faisons taire les querelles.

Émile Moineau : « Là-Haut », vous êtes bien tous les mêmes. Vous dites des horreurs, l'instant d'après, vous prenez un Picon ensemble comme si de rien n'était.

Raymond Pinchard : Il n'y pas de mal à…

Émile Moineau : Les politiciens, les journalistes, de beaux mots qui pendent à la bouche comme une lessive. Vous savez les aligner sur une corde pour les faire sécher. Tellement d'intelligence que vous écouter nous rend petits, encore mouillés derrière les oreilles. Vous n'êtes pas tout à fait les mêmes. L'un veut la guerre générale, l'autre ne pense qu'à la paix universelle. Chacun veut le monde à son image. C'est pas une civilisation, c'est pas une humanité que défendez, c'est du pouvoir. Le pouvoir vous est naturel.

Raymond Pinchard : Le pouvoir au peuple.

À Raymond.

Émile Moineau : Ça dégouline d'éducation et de propre sur soi. La lessive d'une famille qui n'a jamais trempé dans la sueur.

Raymond Pinchard : J'ai de l'empathie.

Émile Moineau : La belle affaire. Malgré vos efforts, vous ne serez jamais le même qu'un ouvrier. Moi je suis un commerçant, au milieu du gué.

Raymond Pinchard : Je me bats pour les ouvriers.

Émile Moineau : Bravo. Très pratique, rassurer sa conscience.

à Jacques

Et vous, les Maraud, les biens nommés, propriétaires armateurs et rois du commerce, actionnaires des mines et des fonderies, amis de la « voletaille » catholique et mitrée. On dit que vous gagnez beaucoup dans les canons et que votre père à ses entrées dans les ministères. On murmure que votre guerre fera beaucoup d'argent.

Émile remarque le regard désapprobateur de Clara

Je suis au milieu du gué, sur une rive. Je te vois. Tu restes à me regarder comme on regarde un bâtard, avec un peu de pitié dessinée sur le visage. Tu n'arrives pas à cacher ta honte quand je parle, mes mots semblent sortir d'une mélasse qui, normalement, se tient à l'abri des étagères.

Clara : Ce n'est pas…

Émile Moineau : Mes mots ne sont pas dans le bon ordre, mes mots sont trop simples.

à Jacques et Raymond

Elle attend le courrier des Amériques. Elle préfère patienter sur la jetée. Dieu seul sait ce qu'il y a d'écrit.

à Jacques

Juive, je m'en fous.

à Raymond

J'aime les machines, c'est des rouages. Quand ça grippe, je mets un peu d'huile. Quand ça coince, je démonte et j'ajuste. Une machine est honnête, elle fonctionne sans poser de question, ne cherche pas à diriger le monde. Une machine, c'est rassurant.

Clara : Je n'ai…

Émile Moineau : Le malheur et la haine, c'est la même chose.

Le télégraphe crépite

Tic Tac. Télégraphe.

Émile déchiffre la dépêche

Autriche informe… Stop. Réponse ultimatum trop tard… Stop. Belgrade toujours bombardée… Stop.

Jacques Maraud : Un revirement ?

Raymond Pinchard : C'est affreux.

Émile Moineau : Revenez demain, je ferme. J'ai des choses à réparer. Clara, je te laisse ta soirée.

Acte IV – mobilisation
Scène 1 – Le matin du 29 juillet 1914

Émile Moineau : Il fait un sale temps. Jamais vu un mois du juillet si pluvieux. Clara, répondez-moi. Ils ont froid jusque dans le sud. Moi, j'ai froid dans le dos. Tous ces mots que j'ai laissé tomber par terre devant vous.

Clara : Je ne suis pas une de vos machines. Il ne suffit pas de retirer la prise ou de changer une pièce.

Émile Moineau : Maraud a raison, parfois vous êtes cruelle. Je suis désolé. Des fois on croit que les choses simples sont justes. On croit que c'est facile de comprendre, que ces messieurs intelligents et éduqués ont tort de réfléchir, de faire tant de nuances. Monsieur Pinchard se donne de la peine. Il parle d'un paradis sur terre. On aime entendre ce sucre dans les oreilles, mais on sait tous que pour aller là-bas, il faut mourir.

Clara : La mort est une illusion, je traverse le temps. Si je me donne à vous, vous ne pourriez pas me garder.

Émile Moineau : J'étais un enfant, j'ai laissé filer mes mots comme ça, sans réfléchir. Tout s'est mélangé.

Clara : Pour Maraud, vous avez raison. Pinchard vous l'avez blessé. Il n'en a rien montré,

Émile Moineau : J'ai mis des étiquettes. Je ne savais plus ce qu'il y avait sous les étiquettes. C'est les étiquettes que je griffais. J'avais peur de tout, de Maraud, de sa guerre, de Pinchard, de ses rêves, de vous. J'ai fait comme Maraud. Sur vous il a collé l'étiquette de « juive », alors il griffe, il griffe, tant et plus. Sur Pinchard, j'ai mis « utopiste » et j'ai ri de son rêve. Je me suis moqué de ses luttes. Je reste au milieu du gué avec les pieds mouillés. Je suis bien avancé, non ?

Clara : Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

Émile Moineau : Je me suis fait des idées, comme une éclaircie dans l'orage. Après, la grêle n'en revient que plus forte.

Clara : Je ne suis pas une éclaircie, je suis un présage. J'ai vu les pogroms de Russie et de France, les bûchers de Castille, les massacres en Italie et la haine en Allemagne. Les meurtriers, les

incendiaires, des hommes comme vous, commerçants, simples, honnêtes, petites gens. Ils étaient bons, mais n'avaient pas pris garde à la force des mots. Les phrases sont devenues des torrents de boue qui charrient la haine et emportent tout. Maraud réveille ça, Pinchard le combat. Trop de nuages au-dessus de moi, rappelez-vous, je ne suis pas une éclaircie. Vous devriez regarder du côté des autres filles.

Émile Moineau : Avec Maraud, c'est la simplicité du mensonge, difficile de ne pas le croire.

Clara : Laissez Maraud, c'est le vainqueur, il y aura sa guerre.

Émile Moineau : On ne peut rien faire ?

Clara : Jaurès a raison, le monde change. C'est lent, presque imperceptible. C'est fragile. Une guerre sociale se déroule, s'entretient, devient éternelle. Vous devrez choisir entre les mensonges et l'idéal. Vous êtes un petit commerçant de Brest, un « bistrotier ». Chaque décision que vous prendrez pourra influencer le monde. Mille fois, vous serez impuissants, mille fois vous serez trahis. Toutefois, la liberté se réfugiera dans votre esprit. Je vous implore une seule chose. Quoiqu'il arrive, préservez votre intelligence et votre âme. Ne suivez pas les troupeaux qui hurlent. Regardez toujours au-delà des étiquettes.

Émile Moineau : Je vous ai regardé avec du désir. Aujourd'hui, c'est autre chose. De l'amour. Je pensais que j'aurais de la peine à le dire, que mon courage serait une de ces petites flaques dans laquelle on se noie. Aujourd'hui, demain, après-demain et encore plus loin, je peux le dire, et attendre que vous vous lassiez de traverser le temps.

Le télégraphe crépite

Tic Tac. Tic Tac. Télégraphe.

Émile déchiffre le message en silence

Il faut prévenir ces messieurs. Je pars sur la jetée.

Il sort

Scène 2 – L'Internationale à Bruxelles

Jacques Maraud entre dans le café

Jacques Maraud : Un câble ?

Clara : Le bureau de la deuxième internationale se réunit à Bruxelles, au cirque d'hiver. Tous les socialistes d'Europe. Rosa Luxembourg, Hugo Haase, Jaurès.

Jacques Maraud : La belle affaire ? Une assemblée de guignols.

Clara : Ils discutent d'une grève générale et internationale.

Jacques Maraud : Tu y crois ? Je t'estimais plus lucide.

Clara : Poincaré et Viviani sont à Dunkerque. Ils reviennent de chez les Russes, ne sont pas très optimistes.

Jacques Maraud : Bonne nouvelle. Ces braves Slaves sont belliqueux. Ils jouent leur partition. Ça fera une très belle guerre. T'es bien silencieuse, la juive.

Clara : C'est la manière de vous tenir, depuis un instant, vous me regardez différemment.

Jacques Maraud : Je me préoccupe de ce qui sera utile à conserver.

Clara : Comment sera la guerre ?

Jacques Maraud : La France est une puissance industrielle et coloniale.

Clara : Ce n'est pas ce que je demande.

Jacques Maraud : Sers-moi à boire. Un Picon. Avec l'excitation, j'ai la bouche sèche.

Clara remplit le verre de Jacques

Les charges seront héroïques, la puissance de feu sera énorme. Il y aura de grands mouvements de cavaleries et les villes allemandes tomberont les unes après les autres. J'ai toujours rêvé d'incendier Vienne. Les femmes allemandes sont, paraît-il, entreprenantes.

Clara : C'est comme ça, votre guerre ?

Jacques vide son verre

Jacques Maraud : Je ne suis pas naïf. C'est une boucherie qui se prépare… Un autre Picon.

Clara remplit le verre, Jacques l'avale d'un trait.

Clara : C'est un alcool amer.

Clara remplit à nouveau le verre de Jacques

Vous êtes naïf avec votre cavalerie. Le monde change. Des machines, des trains partout. C'est des millions d'hommes qui se transportent de part et d'autre. Ils se briseront comme une écume de vague entre les rochers. Ils se déchireront, deviendront des algues pourrissantes. Le champ de bataille ne sera plus qu'une odeur de mort parce que la guerre durera une éternité. Ça deviendra une industrie, ça fabriquera des monstres qui feront semblant de dormir. Plus tard, ils se réveilleront d'eux-mêmes. Monsieur Maraud… Tous les présages que ce que je vois… Vous hésiteriez.

Jacques Maraud : Pas d'hésitation, pour forger l'homme moderne, ça sera de la tripaille. Et la tripaille sent la merde. On doit le faire, c'est comme ça, c'est une histoire d'hommes. C'est un Picon sans fond, verse.

Clara remplit à nouveau le verre de Jacques

J'espérais te parler de Moineau.

Il vide son verre d'un trait

Je suis un salaud, mais par intermittence. Tu ne m'aimes pas. Je ne t'aime pas. Si la guerre prenait Moineau, il me manquerait. Pour revenir, il faut une bonne raison. Tu n'es pas sa mère, pas sœur. T'as de belles cuisses.

Clara : Vous voulez me mettre dans le lit du Moineau ? Histoire de lui donner du courage, de l'aider à étriper de l'allemand, de revenir avec quelques médailles au revers et une virilité de tueur. Maraud, regardez-vous en face, vous vous inventez des sympathies qui n'existent pas avec des gens que vous méprisez. Hier soir, vous avez cru qu'il pourrait être de votre camp. Quelle erreur. Vous pouvez le faire tuer sans soucis, il balance du côté des ouvriers, des petits, des mineurs, des charbonniers, des cheminots, des filles de salle, des youpins. Si vous ne le faites pas crever à la bataille, fusillez-le comme lâche, réfractaire ou rouge. Faites-le crever dans une usine ou dans une mine. Engraissez-vous sur sa charogne.

Jacques Maraud : Je te laisse à ta vaisselle.

Jacques Maraud sort

Scène 3 – J'appelle les vivants, je pleure les morts…

Raymond Pinchard entre dans le café

Raymond Pinchard : Cette dépêche, alors ? Ces prochains jours, il fera chaud. Une brume sort de l'eau. La bouteille de Picon est presque vide, bien entamée. Jacques n'est pas loin depuis longtemps.

Clara : Sorti à l'instant.

Raymond Pinchard : Je ne l'ai pas croisé.

Clara : Vous passez à côté de tellement de choses.

Raymond Pinchard : Une dépêche ?

Clara : La deuxième internationale est à Bruxelles, au cirque d'hiver. Ils veulent sauver la paix, les Allemands comme les Français. Jaurès et Rosa Luxembourg parleront ce soir. Ils seront acclamés. Ils voteront une résolution ; « la guerre à la guerre ». Ils décideront de

s'opposer, d'appeler à une grève générale. La foule applaudira et tous reprendront espoir.

Raymond Pinchard : Tu racontes comme si cela s'était déjà produit.

Clara : J'ai tapé dans le Picon, presque fini la bouteille.

Raymond Pinchard : C'est nouveau… Tu mens.

Clara : L'avenir n'est pas un mensonge.

Raymond Pinchard : Tu l'as vraiment bue, cette bouteille ?

Clara : Tout ira mal. Je ne voudrais pas que vous perdiez courage.

Raymond Pinchard : Perdre courage ? En 1912, j'étais au discours de Jaurès. A Bâle. Je me souviens de tout, de l'odeur de la cathédrale. Une odeur fraiche et humide. Jaurès s'est avancé et le silence s'est posé sur l'assemblée comme un voile d'admiration. Sa voix a tonné : « J'appelle les vivants, je pleure les morts et je brise les foudres ». La voix de Jaurès, un ouragan. Qui peut perdre courage après ça ?

Clara : Vous aurez peur.

Raymond Pinchard : Que dis-tu ?

Clara : Les désillusions à venir.

Clara donne un disque à Raymond

Jaurès a compris avant vous, monsieur Pinchard. Ce n'est pas un combat qui se gagne, c'est un combat qui se livre.

Clara se couvre d'un châle et sort

Adieu.

Raymond Pinchard : Au revoir…

Il fait tourner le disque entre ses mains, puis sur une impulsion le place sur le gramophone. Raymond se sert un Picon dans le verre de Jacques Maraud et l'avale d'un trait.

Quelle fille bizarre.

La voix de Jaurès : Le courage c'est de dominer ses propres fautes, d'en souffrir, mais de n'en pas être accablé et de continuer son chemin. Le courage, c'est d'aimer la vie et de regarder la mort d'un regard tranquille ; c'est d'aller à l'idéal et de comprendre le réel ; c'est d'agir et de se donner aux grandes causes sans savoir quelle récompense réserve à notre effort l'univers profond, ni s'il lui réserve une récompense. Le courage, c'est de chercher la vérité et de la dire ; c'est de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe, et de ne pas faire écho, de notre âme, de notre bouche et de nos mains aux applaudissements imbéciles et aux huées fanatiques.

Acte V – Jeu de main, jeu de…

Scène 1 – 31 Juillet, longue journée, au début pluvieuse

Raymond Pinchard et Jacques Maraud attendent dans le café. Il y a de longs silences.

Jacques Maraud : Je n'aime pas attendre. L'Autriche et la Russie mobilisent. Que fait la France. Je n'ai pas le temps d'attendre. Et Moineau, où est Moineau ?

La corne du bateau courrier des Amériques.

Le courrier des Amériques lève l'ancre malgré l'orage.

Raymond Pinchard : Nous avons encore une chance d'éviter la guerre. Ce télégraphe reste muet.

Jacques Maraud : Tu t'illusionnes encore ?

Raymond Pinchard : Jaurès est revenu de Bruxelles, il a fait acclamer la paix. Les socialistes allemands et Rosa Luxembourg appellent à la grève, de partout les ouvriers vont envahir les places, les rues. Jacques, tu ne gagneras pas.

Jacques Maraud : Je la désire cette guerre, je veux qu'elle dévore les hommes comme toi. Tu ne comprends pas, sans elle, il n'y a pas de salut pour la France. La médiocrité se substitue à l'élite. On aurait dû noyer ton Jaurès comme un chien de trop. La France est une idée belle et éternelle. Elle requiert du sang et de la force.

Raymond Pinchard : Tu perds la raison.

Jacques Maraud : Je ne suis pas fou. Je veux conserver l'équilibre et la pureté du monde.

Raymond Pinchard : Comment rester ton ami ?

Jacques Maraud : Je n'ai plus d'amis, que des utilités.

Raymond Pinchard : Ton camp a soulevé tant de haine. Avec la guerre, les nations seront des cargos dans l'ouragan. L'eau passe par-dessus les bastingages, pomper ne sert rien, est-ce que tu t'en rends compte ?

Jacques Maraud : Le cerf protège sa harde. Je suis un patriote.

Raymond Pinchard : Tu t'appropries et tu avilis le patriotisme. On mesure la valeur d'une nation par l'attention qu'elle porte à l'humain et la solidarité. La guerre broie les humains.

Jacques Maraud : Cette pluie est étrange. Le courrier passe la jetée. La silhouette de Clara n'est pas là. Le remorqueur le laisse aller. Je n'ai plus besoin de t'écouter. C'est comme un jour d'orage, mais il fait trop froid.

Emile Moineau entre dans le café

Émile Moineau : Quel temps.

à Raymond

Un colis. Certainement un de vos disques. Faites-le jouer, ça passera le temps.

Jacques Maraud : Si ça pouvait être de la musique.

Émile donne le disque à Raymond qui le place sur le gramophone. Il lit l'inscription de la pochette.

Raymond Pinchard : Jean Jaurès, discours de Vaise près de Lyon, 25 juillet 1914. Il y a six jours.

Raymond enclenche le gramophone. Le disque craque.

La voix de Jaurès : Citoyens, Je veux vous dire ce soir que jamais nous n'avons été, que jamais depuis quarante ans l'Europe n'a été dans une situation plus menaçante et plus tragique que celle où nous sommes à l'heure où j'ai la responsabilité de vous adresser la parole. Je ne veux pas forcer les couleurs sombres du tableau…

Le disque craque

… le conflit s'étendra nécessairement au reste de l'Europe, mais je dis que nous avons contre nous, contre la paix, contre la vie des hommes à l'heure actuelle, des chances terribles et contre lesquelles il faudra que les prolétaires de l'Europe tentent les efforts de solidarité suprême…

Le disque craque

… c'est l'Europe en feu, c'est le monde en feu. Dans une heure aussi grave, aussi pleine de périls pour nous tous, pour toutes les patries, je ne veux pas m'attarder à chercher longuement les responsabilités…

Le disque craque

… Chaque peuple paraît à travers les rues de l'Europe avec sa petite torche à la main et maintenant voilà l'incendie…

Le disque craque

… L'Europe se débat comme dans un cauchemar…

Le disque craque

… dans l'obscurité qui nous environne, dans l'incertitude profonde où nous sommes…

Le disque craque

…je ne veux prononcer aucune parole téméraire, j'espère encore qu'en raison même de l'énormité du désastre dont nous sommes menacés, à la dernière minute, les gouvernements se ressaisiront…

Le disque craque

… si la tempête éclatait, tous, nous socialistes, nous aurons le souci…

Le disque craque

… s'il nous reste quelque chose, s'il nous reste quelques heures, nous redoublerons d'efforts pour prévenir la catastrophe. Déjà, nos camarades d'Allemagne s'élèvent avec indignation…

Le disque craque

… il n'y a plus, qu'une chance pour le maintien de la paix…

Le disque craque

… c'est que le prolétariat rassemble toutes ses forces qui comptent…

Le disque craque

… à ces milliers d'hommes de s'unir pour que le battement unanime de leurs cœurs écarte l'horrible cauchemar…

Scène 2 – 31 juillet, attendre la parole du grand Jaurès

Raymond Pinchard : Jaurès est revenu de Bruxelles dans la nuit. Il s'est enfermé à L'Humanité. C'est le dernier jour du mois de juillet, tout sera différent en août.

Émile Moineau : Vous espérez encore ?

Raymond Pinchard : L'homme est puissant, vous avez écouté son discours. D'une phrase, il peut enflammer la France et répandre la grève générale comme un incendie. Une guerre serait tellement injuste.

Émile Moineau : Ce matin, il faisait froid. Étrange pour jour d'orage.

Raymond Pinchard : C'est insupportable

un coup de tonnerre

Jacques Maraud : À l'avenir, je ferai installer un télégraphe directement au journal.

Scène 3 – La dernière nouvelle de juillet

Le télégraphe crachote un message. Il y a un deuxième coup de tonnerre. La machine explose et les pièces se répandent sur le sol.

Émile Moineau : Ça, c'était la dernière nouvelle de juillet. Je ne saurai plus réparer maintenant.

Raymond Pinchard : Un mauvais présage.

Émile déchiffre ce qu'il reste de la dépêche.

Émile Moineau : Jaurès assis à sa table comme d'habitude… STOP. Café du croissant… STOP. J'ai servi Villain… STOP. C'est à dire, je vois un homme entrer dans le café, y s'assoit à droite. Je lui apporte un demi d'bière et y m'demande : « C'est Jaurès qui est là ? » C'était à gauche de la porte. « Oui, c'est Jaurès ». Et puis j'suis r'parti. Tout d'un coup Jaurès m'appelle, y me dit : « Donne-moi une pêche, une pêche au kirsch ». Alors je reviens, au buffet, je prends ma pêche et au moment où je lui porte, j'étais p't'être à deux mètres, je vois le rideau s'écarter et une main avec un révolver sur la tempe de Jaurès, J'ai entendu deux coups de feu. La première balle, il est tombé sur la table, et puis sur la banquette. L'autre balle est allée dans la glace. Quelqu'un a crié : « Silence ». On croyait qu'il allait parler encore…

noir

CRÉATION
Une adaptation pour trois personnages a été créé le 4 mars 2015 au théâtre de l'Oriental à Vevey
texte Yves Robert
adaptation et mise en scène Doris Naclerio
jeu Philippe Sivy, Vincent Ozanon, Pascal Schopfer et la voix de Michel Gilliéron

ATELIER GRAND CARGO
Cornes-Morel 13, 2300 La Chaux-De-Fonds – Suisse
www.cargo15.ch – collection le monde tel qu'il se raconte – réimpression novembre 2023
impressum Yves Robert – photographie © Martin Reeve